

Le but :

Il est double et un. Nous le résumons dans ce seul mot : *édifier*, mot que nous désirons réaliser dans son sens propre et métaphorique, ou, si l'on aime mieux, matériellement et spirituellement.

Spirituellement, en disposant les cœurs à ces ascensions mystérieuses vers le bien dont parle le prophète-roi, et que provoque toujours l'exemple des saints qui, comme Montfort, [ont bâti, sur le fondement de l'humilité et du renoncement, le bel édifice de leur sainteté.

Cette histoire *édifiera* ainsi, nous en avons l'espoir.

Matériellement, en abandonnant sans réserve le produit qu'on pourra retirer de la vente de ces pages, pour aider à la construction de l'église monumentale qui s'élève à Saint-Laurent-sur-Sèvre, à la gloire du Bienheureux Montfort.

Puisse notre petit livre être encore *très édifiant* de cette manière!

Nous le déposons, avec ce double vœu, sur la tombe du Bienheureux, en le priant de le bénir et de nous bénir nous-même du haut du ciel.

H^{TE} BOUTIN, prêtre.

Saint-Étienne-du-Bois, ce 3 décembre 1892.

En la fête de saint François Xavier, apôtre des Indes.

HISTOIRE POPULAIRE ILLUSTRÉE

DU BIENHEUREUX

LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT

CHAPITRE PREMIER

Montfort, lieu de naissance du Bienheureux, à la fin du xvii^e siècle. —
Naissance de Louis Grignon; sa famille. — Éducation domestique. —
L'apôtre au foyer paternel; sa piété enfantine.

(1673-1685)

Vers la fin du xvii^e siècle, la petite ville de *Montfort-la-Cane* ou *Montfort-sur-Meu*, alors de l'ancien diocèse de Saint-Malo, aujourd'hui de l'archidiocèse de Rennes et sous-préfecture de l'*Ille-et-Vilaine*, pouvait encore revendiquer justement et méritait bien toute la signification de son nom.

C'était vraiment une petite *place forte sur une colline*.

Indépendamment des hautes murailles flanquées de tours formant son enceinte, la vieille cité bretonne était encore fortifiée par sa position même à mi-côte d'une sorte de bec ou promontoire escarpé, au confluent des deux rivières, le *Meu* et le *Garun*, dont les

caux alimentaient un lac qui baignait le pied de ses remparts et lui faisait comme une seconde défense naturelle¹. Une sombre forêt couronnait la hauteur.

A cette époque, Montfort comprenait dans son enceinte trois paroisses : Saint-Jean, Saint-Nicolas et Coulon, et, de plus, une célèbre abbaye de religieux Augustins placée sous le patronage de l'apôtre saint Jacques.

C'est dans la paroisse de Saint-Jean, la plus importante des trois, que Louis Grignon naquit, le 31 janvier 1673, du mariage de Jean-Baptiste Grignon, sieur de la Bacheleraie, avocat au baillage de Montfort, et de Jeanne Robert de Launay, son épouse, fille d'un échevin de la ville de Rennes.

L'enfant fut baptisé le lendemain, 1^{er} février, dans l'église de sa paroisse. Cette église n'existe plus aujourd'hui. Une gracieuse chapelle dédiée à saint Joseph a été construite sur son emplacement avec les derniers débris de ses ruines ; mais la maison dans laquelle il est né se voit encore, rue de *la Saunerie*, tout près de l'église actuelle de Montfort.

Voici, dans sa teneur, l'acte de baptême du bienheureux, extrait des registres de la paroisse de Saint-Jean : *Le trente-unième de janvier 1673, est né Louis Grignon, fils de notre honorable Jean-Baptiste Grignon et de demoiselle Jeanne Robert, sa femme, sieur et dame de la Bacheleraie, nos paroissiens.*

Il a été tenu sur les saints fonts du baptême par

¹ Il ne reste plus, à Montfort, que quelques ruines des anciennes fortifications, dont une tour servant de prison. Quant au lac, il a été desséché en 1761, et a fait place aux belles et vastes prairies que traverse maintenant la ligne du chemin de fer.

messire Louis Hubert, sieur de Beauregard, et de demoiselle Marie Lemoine, dame de Tressouet.

La cérémonie du baptême a été administrée dans l'église de Saint-Jean, par moi, soussigné, Pierre Hindré, prêtre, recteur d'icelle et doyen de Montfort.

La naissance de Louis Grignon de Montfort, toute inaperçue qu'elle fût pour ses concitoyens, n'en procura pas moins à sa ville natale plus de vraie gloire que tous les faits d'armes dont elle avait été le théâtre dans les siècles passés, alors que ses seigneurs maintenaient fièrement déployé sur ses tours de granit le drapeau de l'indépendance bretonne contre les armées du roi de France.

On peut dire, en effet, que jamais personne n'a illustré le nom de Montfort comme cet enfant l'illustra en le couronnant dans sa personne de l'immortelle auréole de la sainteté.

L'acte qu'on vient de lire nous apprend que l'enfant du sieur de la Bacheleraie avait reçu au baptême le nom de *Louis*. Plus tard, à sa confirmation, sa tendre dévotion pour la Mère de Dieu lui fit ajouter à ce premier nom celui de *Marie*. Enfin, quand il quitta le toit paternel, afin de mieux marquer son renoncement au monde, en même temps que sa respectueuse affection pour le lieu de son baptême, à l'exemple de son royal patron qui, pour la même raison, aimait à signer *Louis de Poissy*, il ne voulut plus être connu des hommes que sous le nom de *Montfort*. Le *Père Montfort*, tel est le nom sous lequel le peuple apprit à aimer et invoque encore aujourd'hui le bienheureux missionnaire.

Le nouveau-né fut mis en nourrice chez une ver-

tueuse femme nommée Andrée, au village de *Saint-Lazare*, à deux kilomètres de Montfort. Nous aurons occasion de reparler de ce village où notre saint essaya ses premiers pas, bégaya ses premières paroles, où il se fit, plus tard, un ermitage pour converser plus librement avec Dieu dans la solitude et s'y livrer à son attrait pour les pénitences corporelles et la mortification des sens.

Du sein de sa nourrice il passa bientôt aux bras et sur les genoux de sa mère. C'est là, selon la belle expression d'un grand évêque, *le premier banc d'école* de l'enfance¹.

Toutes les mères doivent être des éducatrices, et il est d'expérience que l'enfant sera d'ordinaire ce que sa mère l'aura fait. Heureuses les mères qui comprennent l'importance de ce grand devoir !

« Chose remarquable et pas assez remarquée, écrit un historien du Bienheureux², presque tous les saints qui ont étonné le monde par les merveilles de leur vie, de leur charité, de leurs vertus, ont été élevés par une sainte mère : ainsi saint Augustin, saint Bernard, saint Louis, saint Dominique, et tant d'autres.

« La femme chrétienne qui, en prodiguant ses caresses et ses baisers à son enfant, lui parle de Dieu et de son ineffable tendresse, possède une grâce de conviction que l'enfant ne retrouvera jamais sur les lèvres d'aucun autre. »

Il ne saurait y avoir de doute sur ce point, c'est au cœur et sur les lèvres d'une pieuse mère que le jeune Grignon puisa, dès l'enfance, cet amour de Dieu et de

¹ M^{sr} Berteaud, ancien évêque de Tulle.

² M. l'abbé P.-M. Chauvin, curé-doyen de Montfort.

la très sainte Vierge qui devait embraser son âme et en faire une âme d'apôtre. Les leçons de vertu et de piété qu'il apprit à cette école maternelle, il ne les oublia jamais.

Pour nous servir d'une belle comparaison de nos livres saints, son enfance fut comme l'aurore de cette sainteté qui devait se manifester par une splendeur toujours croissante jusqu'à l'irradiation parfaite de son midi¹.

Peut-être doit-il à sa mère sa devise : *Dieu seul*, mots sublimes qui lui servirent continuellement de boussole pour orienter sa vie. Toujours est-il que le pieux enfant aimait à les répéter souvent, en vue de surnaturaliser et de sanctifier toutes ses actions.

Rien n'était doux, simple et charmant comme sa dévotion envers Marie. Son amour pour cette divine Mère semblait être né avec lui, a dit Grandet, son premier historien ; sans cesse il recourait à elle, l'appelant sa *Mère*, sa *bonne Mère*, sa *chère Mère*. A quatre ou cinq ans, il récitait déjà son chapelet tous les jours. Et cette pratique de son enfance, il la conservera toute sa vie, ainsi qu'il nous l'insinue lui-même dans ce charmant couplet d'un de ses cantiques :

Imitons les petits enfants,
Qui n'ont de recours qu'à leur mère :
Ma mère ! ma mère ! en tout temps,
C'est leur plus ardente prière.

Louis Grignon eut deux frères et cinq sœurs, dont il était l'aîné. A tous il voua un amour vraiment frater-

¹ « Justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem. » (*Prov.* iv, 18.)

nel ; « mais, dit Grandet, il lia, dès son enfance, une plus étroite amitié avec une de ses sœurs qu'avec les autres, parce qu'il la trouvait plus docile à suivre les sentiments et les pratiques de piété qu'il voulait lui inspirer ; et, quoiqu'ils ne fussent encore tous les deux que des enfants, il mettait tout en œuvre pour la retirer des amusements ordinaires à l'enfance ; il la rappelait d'avec ses petites compagnes pour la mener prier Dieu, et, si elle lui témoignait quelque répugnance, il lui faisait des petits présents et il lui disait : *Ma chère sœur, vous serez toute belle et tout le monde vous aimera, si vous aimez Dieu.* Aussitôt elle le suivait ; et, à l'exemple de son frère, elle attirait aussi ses petites compagnes à réciter le chapelet avec elle ; et, pour les engager à le dire tous les jours, il leur donnait tout ce qu'il avait de plus beau et de meilleur. »

Ainsi, on le voit, dès l'âge le plus tendre, Louis préludait aux fonctions apostoliques auxquelles il devait consacrer la majeure partie de sa vie. Il semble que son jeune front, prédestiné à l'aurole des saints, projetait déjà des rayons qui prophétisaient l'apôtre inspiré de la croix et de la vierge Marie.

Cette scène ravissante du premier apostolat de notre Bienheureux a été fixée par le pinceau d'un artiste chrétien sur l'une des magnifiques verrières de la chapelle de la Sagesse, à Saint-Laurent-sur-Sèvre¹.

Si vous avez jamais l'avantage de visiter cette chapelle monumentale, levez les yeux sur la première

¹ On sait que ces belles verrières sont l'œuvre de M. Claudius Lavergne, de regrettable mémoire.

verrière éclairant le côté gauche du sanctuaire. Au-dessous de la scène de la Nativité de Notre-Seigneur, qui forme le sujet principal, vous ne pourrez ne pas admirer un second tableau plus réduit mais très étudié et d'une délicatesse de touche exquise. Il captive à la fois et les yeux et le cœur.

C'est un intérieur de maison avec son ameublement et son décor simple et sans prétention. Vous remarquerez un dressoir garni de vaisselle, un rouet, une pendule, une panoplie antique appendue à la muraille, souvenirs de nobles et valeureux ancêtres. Mais tout cela n'est que le cadre du sujet.

Sur un petit bahut qui sert d'autel, n'apercevez-vous pas un crucifix et une statue de la sainte Vierge entre deux flambeaux allumés, et, au-devant, ces deux enfants agenouillés dont l'un apprend à l'autre à réciter sa prière ? Celui qui fait la leçon, c'est Louis Grignon, et l'élève, d'une tenue si pieuse et si modeste, sa petite sœur Louise. Non loin d'eux, sur le carreau, un petit panier rempli d'objets d'amusement et deux petits chats jouant avec une pelote de laine symbolisent, par contraste, la légèreté et la frivolité ordinaires de l'enfance, tandis qu'à l'autre extrémité de la pièce M^{me} Grignon, assise dans un vieux fauteuil, près d'une table de travail, vaque à son ouvrage, mais d'une manière distraite, en contemplant avec une satisfaction visible ce spectacle touchant, digne de fixer les regards de Dieu et de ses anges.

Nous l'avons dit, cette peinture n'est pas une fiction d'artiste, mais l'expression saisissante d'un fait qui dut se renouveler bien souvent dans la demeure de Jean-Baptiste Grignon. Bien que l'histoire soit sobre de

détails sur les premières années du pieux enfant, de tels faits, une telle inclination à la vertu, dans un âge où la plupart des enfants ne rêvent que jeux et que plaisirs, confirment éloquemment tout ce qui a été écrit de son goût pour la prière, de son assiduité et de sa tenue angélique à l'église, où il passait des heures entières à genoux, de son indifférence pour tout ce qui regarde le monde, ses biens et ses joies, de ses délicates attentions pour sa mère, dont il s'efforçait de soulager les peines et de consoler les tristesses avec un dévouement toujours empressé et une tendresse pieusement filiale.

Les documents nous manquent également relativement à sa première communion et aux dispositions qu'il dut apporter à ce grand acte de la vie chrétienne. Mais ne peut-on pas conjecturer, selon toute vraisemblance, que celui qui parut un séraphin à l'autel, le jour de sa première messe, fut assurément un ange de piété à la sainte table, la première fois qu'il y fut admis ?

Les cantiques tout brûlants d'amour qu'il composa, dans la suite, sur la sainte Eucharistie pourraient, au besoin, être invoqués aussi comme un témoignage, notamment celui qui commence par ces mots :

Le jour que je communie
Me vaut mieux qu'un siècle d'or, etc.

Ne semble-t-il pas qu'on entende comme un écho des joies de sa première communion, ou du moins de celles qui parfumèrent son cœur d'enfant visité par le Dieu de l'Eucharistie, dans ces belles strophes où il se

compare au jeune Samuel et emprunte ses propres paroles :

Votre serviteur écoute ;
Seigneur, donnez-lui vos lois, etc. ?

Louis avait douze ans quand se termina pour lui ce que nous appellerons la période de son éducation domestique. C'est alors que les Pères Jésuites du collège de Rennes furent chargés de la formation plus complète de sa jeune âme, qui sortait des mains maternelles déjà si merveilleusement façonnée pour le bien.

Nous allons le suivre maintenant sur ce nouveau théâtre de sa vie d'étudiant.